

qu'inspiraient nos vainqueurs sans pitié, dix ou douze ans après l'instant qui les vit naître, sont un peu démodés, parce que c'était alors, au plus haut point, de l'actualité. Nous signalerons cependant parmi les meilleurs, les morceaux intitulés : *le Césarisme, le Faux Patriotisme, les Deux Échecs, la Providence du roi de Prusse, Après le second siège de Paris.*

Il y a donc une grande variété dans ce livre, et c'est ce qui fait, qu'après l'avoir quitté, on le reprend avec charme. L'auteur l'a composé à diverses époques de sa vie, et il a cessé de faire des vers avant que la muse ne l'ait quitté.

On en jugera par la préface du livre que voici :

J'ai cinquante ans, ma barbe est grise,  
 Mon âge mûr tire à sa fin,  
 Et le printemps, qui me méprise,  
 M'a renvoyé de son jardin.  
 Je prends le congé qu'il me donne  
 Et, sans trop me décourager,  
 Je viens demander à l'automne  
 Une place dans son verger.  
 Puissé-je y trouver quelques rimes  
 Pour orner le sens un peu dur  
 Des proverbes et des maximes,  
 Qui sont les chants de l'âge mûr.

Ces rimes, il les a trouvées parfois si facilement qu'il semble qu'elles ne lui ont coûté aucun travail, ce qui est la bonne marque. Lorsque le lecteur sent l'effort, il n'en sait aucun gré au poète. On ne jouit guère d'un plaisir, lorsque l'on sait la peine qu'il a coûté à celui qui le donne. Sous une forme tantôt grave, tantôt badine, car il y en a pour tous les goûts, l'auteur justifie les dires de son programme, et enveloppe d'un rythme agréable les vérités qu'il énonce. Voyez plutôt la pièce intitulée : *Les Réformes* (p. 4).

Bien que la mode en soit très répandue,  
 Toute réforme est grosse d'un danger;  
 Plus d'une fois la voûte s'est fendue  
 Pour un pilier qu'on a voulu changer.  
 . . . . .  
 L'ambition et surtout la misère  
 Facilement se laissent entraîner.  
 Elles diront : Vous n'étiez pas sincère .  
 Où sont les biens que vous deviez donner !  
 A vos dépens vous saurez que la foule  
 N'est pas toujours facile à manier ;  
 Le plus souvent, c'est une forte houle  
 Qui fait sombrer navire et timonier.  
 On peut fort bien sans rester immobile,  
 Ne pas courir au galop comme un fou,  
 Suivre son temps, c'est se montrer habile,  
 Le dépasser, c'est se rompre le cou.

Si la poursuite de l'argent est le but de l'ambition de ses contemporains, l'auteur estime que la possession des richesses emprunte une part de ses attraits à la satisfaction de l'amour-propre, et il crée à l'appui de cette thèse le charmant apologue du *Potier* (p. 19), une des pièces les mieux réussies de son œuvre.

Dans ce genre de l'apologue, nous aurions beaucoup de morceaux à citer : *Lx*